

"Sans toit ni loi", fait d'hiver gardois

CINÉMA

Le 5 décembre 1985, il y a 40 ans, sortait sur les écrans "Sans toit ni loi", le chef-d'œuvre d'Agnès Varda tourné dans le Gard.



LE BILLET
DE STÉPHANE CERRI
Journaliste

Une affranchie

Le mot est galvaudé et pourtant, il est juste. Dans l'histoire cinématographique de Nîmes, il y a deux chefs-d'œuvre, *Les Mistons* de François Truffaut et *Sans toit ni loi* d'Agnès Varda, sorti il y a tout juste 40 ans et qui a fait le tour du monde. On y découvre à rebours le parcours de Mona, une routarde, le dernier hiver d'une fille qui dit rarement bonjour et jamais merci, une affranchie qui va au bout de son destin jusqu'à la mort dans un fossé. Tourné entre le Gard et l'Hérault, dont Varda admirait la lumière, il permet de retrouver des paysages aujourd'hui métamorphosés, détruits ou saccagés. Mais le film est toujours là, intact, avec sa puissance, sa grâce âpre et sauvage.



Le Nîmois Bernard Bastide avec Agnès Varda.

« Je cherche quelqu'un comme vous... »

BERNARD BASTIDE

Votre première rencontre avec Agnès Varda ne s'est pas très bien passée...

Je vais à la résidence Séverine où logeait l'équipe, pour interviewer Sandrine Bonnaire. Je suis dans sa chambre. L'entretien se prolonge. Quand je redescends, la porte est obstruée par un projecteur. L'équipe est dans l'obscurité en train de visionner les rushes. Je suis avec mon Nagra, je m'accroupis dans l'ombre à côté de Varda et je commence à enregistrer. Tout à coup, la lumière se rallume et je reste comme un con, planté avec mon micro à la main. Elle commence à m'engueuler, me demande d'effacer l'enregistrement, je panique... Ensuite, je suis retourné sur le tournage plusieurs fois et petit à petit, on a sympathisé.

Vous étiez à l'avant-première au théâtre ?

Au début, cela devait avoir lieu au Sémaphore. Puis Varda a eu le Lion d'or à Venise, cela s'aurait trop petit car la ville voulait inviter plein d'officiels, donc cela a eu lieu au théâtre, qui venait juste d'être restauré. C'était une ambiance particulière. Varda avait tenu à ce que tous les participants du film soient invités. On a vu arriver le punk avec sa coiffure d'iroquois, Bébert qui joue de l'harmonica avec un litre de rouge à la main. J'étais avec Bernard Durand, l'adjoint à la Culture de Jean Bousquet, qui commençait à angoisser pour l'état des fauteuils. Varda était tellement angoissée qu'elle n'a pas

assisté à la projection. Elle est restée dehors sur les marches, justement pour contenir ledit Bébert.

À Nîmes, le tournage était un événement ?

Le tournage était relativement discret. Cela a commencé à faire parler quand Varda a eu le Lion d'or à Venise. Bousquet était avec elle, avec Jack Lang, il y a eu un grand buffet où ils ont bu des vins gardois...

Le tournage a changé votre vie...

Avec Patrick Laroche, j'ai eu un projet de livre où on lui posait des questions par cartes postales. Elle n'a pas pu s'en occuper. Quand je l'ai revue à Avignon, elle m'a dit : « Je cherche quelqu'un comme vous pour classer mes archives. » Je lui ai répondu : « Pourquoi pas moi ? » Pendant cinq ans, j'étais salarié de Ciné Tamaris. Au coup par coup, je travaillais sur des projets. Ces années ont été très riches. J'ai commencé à travailler sur l'univers de Jacques Demy. C'était aussi le moment où elle préparait *Les Cent et Une Nuits de Simon Cinéma*. On a sorti le livre *Varda par Agnès*, son autobiographie à partir des archives que j'ai classées. On a organisé une rétrospective à la Cinémathèque. On a fait une expo de ses photos sur toutes les façades des Fnac de France. Toutes les photos ont ensuite été exposées en extérieur aux Rencontres internationales d'Arles.

CHRISTIAN CHESSA

Le comédien avait le rôle du mac dans la séquence à la gare.

Comment avez-vous rejoint cette aventure ?

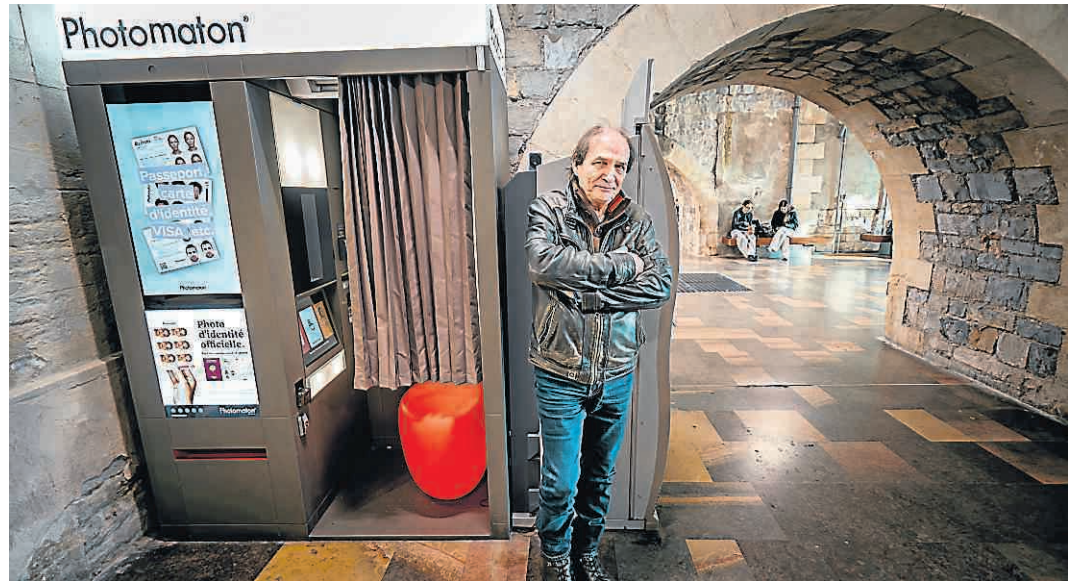
Je venais de créer la compagnie Conduite intérieure. On était en lien avec l'agence du spectacle à Marseille, qui contacte ma compagne Cathy Bayle, parce qu'Agnès Varda cherchait des comédiens. On y va, on est reçu par un assistant qui prend les photos de Cathy. Finalement, il veut à tout prix me prendre en photo. Je réponds que je ne veux pas, qu'on est dans l'Aveyron, qu'on a du boulot. Il insiste, me dit qu'il faut qu'Agnès Varda me voit et j'ai été pris pour le rôle du mac.

Vous jouez un sale type...

Quand on est acteur, parfois, c'est agréable à jouer. Ce sont des rôles qui peuvent donner beaucoup de plaisir. On en rencontre dans notre propre vie de ces sales types et on les remonte chacun à sa façon. En même temps, elle aimait bien mélanger les acteurs pro et les amateurs. En fait, c'était des squatters. Comme elle a vu que je me débrouillais pas trop mal, elle m'a demandé de les gérer. C'était un peu compliqué.

Comment travaillait-elle ?

Pour moi, cela a été une grande leçon. Elle filme des longues séquences, elle avait un excellent chef opérateur. Elle fait parler



Dans le film, Christian Chessa rackette les gens à la sortie du Photomaton® de la gare de Nîmes.

MANISSET

les gens, elle est avec eux, c'est ininterrompu. C'est un travail qui rejoint ce que j'essaie de faire au théâtre, capter la réalité, pas seulement en la jouant, mais en essayant de l'attraper sur le vif dans des moments de grâce que certaines personnes peuvent montrer à l'image sans le savoir.

Quelle était l'ambiance sur le plateau ?

Entre les pros et les amateurs, il y avait une super ambiance qu'Agnès Varda et ses assistants savaient cultiver. Ils avaient le doigté, avec un tout petit budget. On avait un rapport très professionnel et en même temps très humain, parce qu'il y avait beaucoup de gens qui n'étaient pas professionnels et qu'il fallait conserver dans un esprit de construction ensemble. Il y avait Setina, la jeune fille qu'elle avait prise en stop et qui lui avait donné l'idée de ce personnage

de Mona. Elle était difficile à cadrer, elle était le détonateur de cette histoire et elle savait qu'elle avait une importance. Elle joue dans le film, on la voit avec moi dans un plan séquence où elle vomit. Sandrine Bonnaire n'a pas essayé de l'imiter, elle a voulu lutter contre ça et être elle-même.

A l'époque, Sandrine Bonnaire n'était pas connue. Quels souvenirs vous gardez d'elle ?

C'était une partenaire agréable, qui débutait. On avait des bons rapports, mais pas plus. Pour la scène du baiser, Agnès Varda m'avait dit qu'elle avait très peur. J'ai été le plus sobre possible, pour ne pas la blesser. Je me souviens par contre d'un moment où on s'était amusé dans le squat. Elle devait descendre un escalier et disparaître, mais l'escalier était trop court.

Le chef op lui avait demandé de faire semblant de continuer à descendre. On a tous essayé de trouver des solutions, mais ça ne marchait pas du tout.

On n'a pas eu vraiment d'échanges personnels. Mais je trouve que la manière dont elle a construit sa carrière est d'une grande dignité.

Dans Nîmes, le tournage était repéré ?

La scène où il y avait du monde, c'était à la gare. C'était étrange, il y avait un monde fou, il y avait des barrières. J'étais en costume, je n'étais pas rasé, on n'avait pas le droit de se laver les cheveux. J'ai croisé des gens qui me connaissaient et qui, en me voyant, ont eu des mouvements de recul. Parfois, il y avait des trains qui arrivaient, avec des grands mouvements. Sur d'autres lieux, dans les squats et les extérieurs, on était plus tranquilles.

« Un beau souvenir. C'était très humain, personne n'était inaccessible »

RÉMY LÉBOUCQ

Le comédien, connu à Nîmes pour l'aventure du Mobile Homme théâtre, avait 25 ans quand il a rejoint le tournage du film d'Agnès Varda.

Rémy Leboucq avait 25 ans et il garde un souvenir intact de sa première rencontre avec Agnès Varda. Aujourd'hui comédien dans des séries télévisées, le créateur de l'ancien Mobile Homme théâtre dans le quartier du Mont Duplan était à l'époque étudiant au conservatoire de Montpellier. « Une amie de ma mère m'avait parlé d'Agnès Varda qui venait faire un film. J'animais des ateliers de théâtre à Nîmes. Un soir que j'anime l'atelier, on frappe à la porte. C'était un couloir peu éclairé. Je vois une petite dame, avec un monsieur derrière elle. Elle me dit : "Bonsoir, je m'appelle Agnès Varda, je suis réalisatrice." Pour moi, elle était iconique, pour son passé avec Jean Vilar. Elle venait faire des repérages, rencontrer

des professionnels, les théâtres, les compagnies... »

Une journée de tournage assez épique

Le jeune Rémy Leboucq enchaîne avec un casting et il est sélectionné pour la séquence tournée à la gare : « Je joue un gars qui se fait racketter. La scène était beaucoup plus longue, puis elle a été coupée. Dans le cadre syndical d'aujourd'hui, c'est à cheval entre la silhouette et le petit rôle. Pour moi, c'était déjà énorme ».

Quarante ans plus tard, ce moment reste gravé dans la mémoire de Rémy Leboucq : « Cette journée de tournage avait été assez épique. Je découvrais le milieu du cinéma, tout ce que cela génère de personnels, de



Le comédien Rémy Leboucq.

technique... Agnès Varda tenait à l'emploi de personnes réelles, il y avait une scène avec des punks. C'était des vrais punks, elle leur avait demandé de participer et leur avait proposé un "open bar". Au Buffet de la gare, ils se sont mis minables. Ça partait en ville, Agnès Varda courait dans tous les sens pour essayer de contrôler la situation. Je me suis retrouvé sur un banc à côté de Sandrine Bonnaire

avec qui j'ai discuté. C'est un beau souvenir, c'était très humain, personne n'était inaccessible. Ensuite, pour la première au théâtre de Nîmes, Agnès Varda avait eu des mots sympas pour moi, plein d'encouragements. »

Il se souvient aussi de la méthode d'Agnès Varda et reste admiratif : « J'ai vu quelqu'un de très dynamique. Maintenant avec du recul, je me rends compte qu'elle avait une passion des comédiens. Être une femme réalisatrice, faire ce genre de films, c'était encore plus difficile qu'aujourd'hui. Elle savait très bien ce qu'elle voulait et en même temps, les choses pouvaient advenir. Dans les scènes de la gare, elle a capté des situations qu'elle n'avait pas prévues. Il y avait des choses qu'elle ne pouvait pas contrôler et elle a intégré tout ça. J'ai entendu dire qu'elle pouvait être très dure. Sur cette journée-là, qui était compliquée, c'était le contraire. »